L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 75 RUE D CHARTRES

NOUVELLES-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 27 NOVEMBRE.

CHRONIQUE MUSICALE.

Les succès obtenus par les artistes de l'Opéra Français ne nous ont jamais trouvés indifférents.

Aujourd'hui, plus qu'en aucun autre temps, ils nous rendront heureux. Nous prendrons notre part, à titre de compatriotes.

L'école française s'est placée au dessus des rivales par l'élévation de son art et par le bon goût.

Les maîtres étrangers sont venus tour à tour demander les leçons de sa science. Aucun n'a pu lui ravir le génie ne s'est fortifié l'inspiration de ses doctrines? dont elle ne s'est agrandi en transformant ses les maîtres, sont venus les interpréter. L'hommage que les grands chanteurs contemporains ont rendu à cette école en adoptant ses principes et sa méthode est il pas aussi le plus flatteur des éloges?

Le drame lyrique français restera le genre. Ainsi, dans les arts plastiques, les œuvres de nos statuaires et de nos peintres.

Le public de la Nouvelle-Orléans professe longtemps nos convictions et les a souvent d'être énoncées dans leur ensemble. Il sait qu'en dehors d'une française, il n'est point d'interprétation sérieuse et complète des grandes pièces du répertoire.

Nous n'avons horreur des mots à effet, nous serons tentés d'appeler artistes français qui viennent à l'école, les missionnaires du grand art, que la phrase est écrite, nous ne l'effaceront pas.

Ceux qui peut contribuer à montrer le de la France, à répandre ce goût noble et pur dont son Art a le secret divin et profondément à cœur. Les conquêtes pacifiques ont une grandeur que les désastres matériels ne peuvent ni effacer ni même amoindrir. Elles défient l'usure du temps, et, aussi bien, les efforts de l'envie.

La saison lyrique s'est ouverte sous les heureux auspices. L'enthusiasme de la bienveillance dont la critique a entouré cette profession quand elle a devant les artistes qui sont venus à deux pas de leur patrie, n'a point lieu de la violence.

Après les belles représentations de la Dame aux Camélias, cette semaine, la *Fille du Régiment, Guillaume Tell*, la *Traviata*. Aujourd'hui, les *Dragons de Villars* se mettent sur la scène; demain, vient la *Favorite* et *Lucie*; prochainement, *Lohengrin* et *Faust*.

Pour arriver, dès le principe d'une saison, à varier ainsi le répertoire, il faut du zèle et une activité grande. Le public est à même d'apprécier les efforts que de résultats impliquent? Nous ne décrirons point. Mais ceux qui, connaissant l'envers du rideau, savent quelle est la somme de travail exigé pour monter un grand opéra.

L'envers du rideau! Nous en parlons bien souvent pour souvenir, et, en ce qui concerne les études actuelles de la compagnie lyrique, par ouï-dire. Le petit caporal lui-même y perdrait son latin. Heureux, si les autres inclinés devant la consigne, il ne trouvait assez de classique pour se contenter et répétant le mot célèbre: *Non licet omnibus adire Corinthum*.

Pour conserver dans nos souvenirs une représentation d'opéra-comique qui puisse être comparée à celle de dimanche, il faudrait remonter bien haut, et aller bon, franchir les mers, passer en ballon au-dessus des lignes prussiennes qui assiestent Paris, descendre sur le boulevard des Italiens et entrer à Favart.

Et encore après vous devons cette belle soirée et la remarquable interprétation de la *Fille du Régiment* ne viennent ici, il est vrai, de l'Opéra-Comique; mais ils peuvent y aller tout droit, et sont dignes de s'y produire. Ils ont ce qu'on y cherche: le talent du chanteur et la distinction du comédien.

Quelle nouvelle langue avait donc répondu le but qui que l'opéra-comique n'était plus possible sur notre scène! Il fallait entendre, dimanche, pour en juger: la queue à côté de celle, comme on dit au Palais, du dernier ressort.

Ce qui n'est pas possible, rue Bourbon, sont les chanteurs à voix de clarinette enfumée ou de chèvre en détresse; les comédiennes qui maltraitent notre belle langue, et qui ne se doutent pas de la liberté dont commettent avant faisant l'aimable avec une fille d'auberge. Plus que personne, nous sommes de cet avis. La langue française est femme de haut lignage, il faut être de son monde pour que l'on soit admis à en être présenté.

Mais l'Opéra-comique, quand il aura pour interprètes des artistes qu'est Mme Naddi, MM. de Keghel et Périé, la comédienne dont le sera jouée avec la distinction que M. Vallée a mise. L'autre jour, dans un couple lever de rideau, ces deux genres, vous le bien, trouveront un public.

Une première impression ne nous avait pas trompé: la troupe actuelle possède de plus heureux éléments. Elle a été constituée presque exclusivement pour un grand-opéra; et nous y constatons non seulement un opéra-comique remarquable, mais encore les germes d'une comédie, d'un vaudeville qu'un rien ferait éclore. Grâce à cette heureuse composition, il sera possible de donner aux spectacles une variété que l'on était en droit de ne point espérer.

La représentation de la *Fille du Régiment*, ensemble et détails d'exécution, a été au-dessus du désirable.

Mlle Daniel de la Nouvelle-Orléans est habile à ses affections. Il vient de le prouver, une fois de plus. Se souvenant de Guillaume, Nélusko, Charles VI, Rigoletto, Méphistophélès, Nevers, il a salué de ses plus enthousiastes bravos l'artiste qui l'a si souvent ému et charmé.

Nous avons retrouvé aussi belle que jamais cette voix merveilleuse que l'on ne saurait oublier, quand on l'a entendue une fois. Le rôle de Guillaume Tell est de ceux qui mettent le mieux en relief le talent puissant de Demontre. Jamais il n'en avait mieux rendu l'expression dramatique et ne l'avait chanté avec plus d'autorité.

On le voit, la fête a été complète.

L'exécution générale de l'œuvre est, d'ailleurs, cette année, des plus satisfaisantes. Les grands corphèses qui d'ordinaire laissent grandement à désirer, sont bien bien tenus.

Si le rôle d'Arnold est admirable de pathos et de puissance, il est également hérissé de difficultés. Les ténors capables de le chanter sont rares: on les compte. M. Cazeaux l'a interprété de façon à nous faire concevoir le désir de l'y entendre souvent.

Il est parfaitement à l'aise dans les passages de force et on l'y écoute avec autant de tranquillité que de plaisir. Sa voix produit le plus bel effet dans le trio, qu'il dit avec une bonne expression dramatique.

Le succès obtenu par M. Cazeaux dans *la Juive* s'est affirmé dans Guillaume Tell.

On applaudit aussi volontiers Mme Naddi dans Mathilde, qu'elle chante avec infiniment de charme, et MM. Castelmary et Périé, dans Walter et Gessler. Mme Donnery, engagée comme seconde Dugazon, a joué le rôle de Jemmy. Bien que suffoquée par l'émotion, cette jeune artiste nous a fait entendre une voix d'un timbre clair et sympathique.

L'espèce nous manque pour parler autourd'hui de la *Traviata*. Cette œuvre a été interprétée supérieurement par Mme Naddi, qui y a eu un succès d'émotion et de larmes, et M. de Keghel, dont la voix et le talent font merveille. Nous devons, à regret, nous borner à ces quelques mots. Une prochaine représentation nous fournira l'occasion de faire mieux. Nous avons voulu, du moins, satisfaire au devoir de la critique en constatant le grand succès obtenu par Mme Naddi et M. de Keghel dans la *Traviata*, et en adressant à ces deux artistes nos félicitations les plus sincères.

Une comédie en un acte, *Le Serment d'Horace*, et un vaudeville, *Les Deux Sourds* ont permis au public de faire connaissance avec M. Vallée, un comédien dont le talent est plein de distinction et Mme Berton, une artiste de mérite. Nous avons eu assez le plaisir de revoir Mlle Marguerite Villiers qui est à la fois une charmante femme et une soubrette piquante.

P. S.—Spectacle de ce soir: *Les Dragons de Villars*, opéra-comique en trois actes, d'Aimé Maillard, avec Mme Naddi, MM. de Keghel, Théry, Vallée. Les *Forfaits de l'opermans*, vaudeville en un acte.

Faisant droit aux désirs qui lui ont été manifestés, la Direction annonce, pour demain soir, la deuxième représentation de la *Fille du Régiment*. — Remercîments à qui de droit.—Le spectacle sera terminé par *Une nuit à Venise*, grand divertissement, de M. Van Hamme, maître de ballet.

X.

Nouvelles de Paris des 2 et 3 Novembre.

Extrait du *Journal de Rheims* du 7 novembre.

(Voir l'*Abeille* de samedi matin.)

Voici des détails complémentaires d'après le *Figaro* sur les événements de Paris du 31 octobre:

SALLE DU CONSEIL.

Il n'y a pas de combat. Les mobiles se replient dans le bâtiment des bureaux sur la rue de Rivoli. Les gendarmes et les employés de l'octroi se tiennent dans la Saint-Jean.

La foule, qui a envahi la cour d'honneur, s'arrête un instant en voyant sous l'escalier en fer à cheval un noble étendu sans mouvement sur un matelas. C'est un jeune garçon atteint d'un crises nerveuses.

Cet incident permet à M. Floquet et à ses collègues de barrer à la foule la porte qui conduit au haut de l'escalier. Il lui rangine les citoyens qui se pressent sur les degrés, qui remplissent la cour, et qui bientôt, montant par les escaliers latéraux, se montrent à toutes les fenêtres des galeries.

M. Floquet ne peut parvenir à se faire entendre. Bientôt de la salle du conseil municipal, qui est en haut de l'escalier, est envahie à son tour aux cris de: "Vive la Commune!"

Que s'était-il passé dans cette salle?..... Les maires et adjoints des arrondissements de Paris ont délibéré, et leur vote s'est arrêté sur cette formule:

Pas d'armistice! Le citoyen Dorian est nommé président du gouvernement provisoire de la défense nationale! Les élections de la commune auront lieu dans les quarante-huit heures.

Le gouvernement provisoire se compose des sept membres:

MM. Dorian, Louis Blanc, Félix Pyat, Victor Hugo, Blanqui, Gustave Flourens, Delescluze.

Tandis que la salle du Conseil est envahie, un garde national court vers la façade de l'Hôtel-de-Ville qui regarde la place, et met une fenêtre et d'une voix tonnante livre la délibération et la liste à la foule qui remplit bien des heures dehors. Il jette de petites feuilles de papier sur lesquelles on lit:

La Commune est votée!
Pas d'armistice!
Vive la République!

Un homme est littéralement hissé sur le bureau du président du Conseil. C'est Félix Pyat, qui, dans un discours où il approuve la décision des maires et leur choix, demande qu'on ajoute à la liste le nom de Blanqui.

"—Mais il est Italien! crie un assistant.

"—Précisément, réplique M. Félix Pyat, il représentera la république universelle au sein de la Commune de Paris!

La confusion est indescriptible dans cette salle. On se bousculé, on se presse, des hommes tombent en pamoison. Il y a ceux qui se promènent sur les pupitres des conseillers municipaux, que leur poids défonce. Tout le monde crie, gesticule, propose des membres à la commune.

—Inscrivez-nous en réunion électorale, crie un citoyen.

—Oui! oui! crie-t-on de toutes parts."

Et les hurrahs, les applaudissements, et les discussions s'élèvent, et les meubles continuent à se briser.

SALLE DU TRONE.

Vous connaissez cette salle magnifique, qui occupe le centre du bâtiment de l'Hôtel de Ville, sous l'horloge.

La, autres scènes de discussions passionnées.

A l'un des bureaux d'huissiers placés aux extrémités de la salle, six hommes prennent place. Sur la table montent successivement plusieurs orateurs; mais le tumulte est tel qu'on n'entend absolument que des bouts de phrases hâtées.

Pourtant trois propositions sont formulées. Les voici:

"Le Déchéance du gouvernement de la défense, déclaré traître à la patrie;

"Le Levée en masse et refus de tout armistice;

"Le Etablissement immédiat de la commune révolutionnaire.

Les promoteurs ne peuvent en dire davantage; le tumulte va croissant lorsque les cris Rochefort! Rochefort! dominent tous les autres.

Le membre du gouvernement de la défense vient, en effet, d'entrer dans la salle; il est poussé plutôt que porté par la foule, aux cris enthousiastes de: Vive Rochefort! A bas Rochefort! A son tour, il paraît sur la table et essaye de se faire entendre; il est pâle, paraît sérieusement ému, et ne parvient à jeter à l'assistance que des phrases coupées avec les interruptions que vient lui opposer le tumulte.

"Citoyens! le gouvernement de la défense, assemblé en ce moment, délibère sur l'adjonction de la nomination de la commune.....

"Pas de délibération! Pas d'élections! La commune! La commune.... Son acclamation immédiate par les citoyens présents. A bas Rochefort!..... A Chaillot!.....

"Un auditeur saute sur la table et saisit à bras-le-corps M. Rochefort, à qui le bureau est obligé de prêter main-forte.

La table tombe, et un assistant,—celui qui écrit ces lignes, est obligé de retenir Rochefort par les pieds tandis que de nouveaux cris s'élèvent:

"—A bas Rochefort! Vous faites partie du gouvernement, nous n'en voulons plus, ni vous ni les autres! A bas les endormis!..... Vive la commune! vive le peuple!

Le tumulte s'apaise un moment, et Rochefort reprend ce se frappant la poitrine:

"Je suis du peuple comme vous!

"—Toi! hé vas donc, comte!

"Comme vous, je suis enfant de Paris.

"—Tu es un aristo, A bas Rochefort!..

"—Comme vous, je veux la commune, et ce soir une affiche du gouvernement qui délibère fera connaître le jour des élections.

"Pas d'élections! pas d'élections!.....

Le tumulte reprend plus violent encore, mais Florentet tient bon:

"Quatre puissances étrangères ont offert au citoyen Thiers d'entrer en conférences avec l'ennemi pour obtenir un armistice..

Ce mot soulève un tonnerre.

"Pas d'armistice!..... La levée en masse! Vive la Prusse!..... A bas Thiers! A bas les enfermeurs!"

Pour la dernière fois Rochefort parvient à faire entendre sa voix et prononce ces derniers mots:

"Je ne connais nullement le citoyen Thiers et ne veux pas le connaître; j'honore le gouvernement de la défense d'une mission ou si seulement il a pris sur lui d'intervenir.

Cette fois, il ne peut en dire davantage: les cris redoublent.

"—A bas Thiers!..... Il faut l'arrêter! Il faut le pendre!..... A bas Rochefort!

M. Rochefort renonce à prolonger sa tentative; il est remplacé sur la table par un de la France, à répandre ce goût noble et pur dont son Art a le secret divin et profondément à cœur. Les conquêtes pacifiques ont une grandeur que les désastres matériels ne peuvent ni effacer ni même amoindrir. Elles défient l'usure du temps, et, aussi bien, les efforts de l'envie.

L'envers du rideau! Nous en parlons bien souvent pour souvenir, et, en ce qui concerne les études actuelles de la compagnie lyrique, par ouï-dire. Le petit caporal lui-même y perdrait son latin. Heureux, si les autres inclinés devant la consigne, il ne trouvait assez de classique pour se contenter et répétant le mot célèbre: *Non licet omnibus adire Corinthum*.

Pour conserver dans nos souvenirs une représentation d'opéra-comique qui puisse être comparée à celle de dimanche, il faudrait remonter bien haut, et aller bon, franchir les mers, passer en ballon au-dessus des lignes prussiennes qui assiestent Paris, descendre sur le boulevard des Italiens et entrer à Favart.

Et encore après vous devons cette belle soirée et la remarquable interprétation de la *Fille du Régiment* ne viennent ici, il est vrai, de l'Opéra-Comique; mais ils peuvent y aller tout droit, et sont dignes de s'y produire. Ils ont ce qu'on y cherche: le talent du chanteur et la distinction du comédien.

Quelle nouvelle langue avait donc répondu le but qui que l'opéra-comique n'était plus possible sur notre scène! Il fallait entendre, dimanche, pour en juger: la queue à côté de celle, comme on dit au Palais, du dernier ressort.

Ce qui n'est pas possible, rue Bourbon, sont les chanteurs à voix de clarinette enfumée ou de chèvre en détresse; les comédiennes qui maltraitent notre belle langue, et qui ne se doutent pas de la liberté dont commettent avant faisant l'aimable avec une fille d'auberge. Plus que personne, nous sommes de cet avis. La langue française est femme de haut lignage, il faut être de son monde pour que l'on soit admis à en être présenté.

Mais l'Opéra-comique, quand il aura pour interprètes des artistes qu'est Mme Naddi, MM. de Keghel et Périé, la comédienne dont le sera jouée avec la distinction que M. Vallée a mise. L'autre jour, dans un couple lever de rideau, ces deux genres, vous le bien, trouveront un public.

Une première impression ne nous avait pas trompé: la troupe actuelle possède de plus heureux éléments. Elle a été constituée presque exclusivement pour un grand-opéra; et nous y constatons non seulement un opéra-comique remarquable, mais encore les germes d'une comédie, d'un vaudeville qu'un rien ferait éclore. Grâce à cette heureuse composition, il sera possible de donner aux spectacles une variété que l'on était en droit de ne point espérer.

La représentation de la *Fille du Régiment*, ensemble et détails d'exécution, a été au-dessus du désirable.

On ne saurait mieux que Mme Naddi entre, selon la situation, charmante de vivacité et pleine de sentiment.

Musicalement, le rôle de Marie est dans ses cordes: il bien qu'il approche beaucoup des mezzo-soprano dramatiques italiens, sa voix de chanteuse légère y est parfaitement à faire. Elle a fait preuve d'une rare virtuosité, et les traits les plus hardis, exécutés avec autant de puretés de ton, ont montré une vocaliste habile. Mais Mme Naddi a mieux que la virtuosité, elle a le sentiment, un sentiment exquis. Elle est d'une grâce touchante dans les scènes de tendresse. Depuis longtemps, nous n'avions entendu dire si bien, avec autant de charme; et l'émotion qui remplissait l'âme de Marie, dans la romance des adieux, a pénétré tous ceux qui l'entendaient chanter.

Au second acte, une émotion plus puissante s'est emparée de la cantatrice et de l'auditoire.

Dans l'assemblée, cinq cents personnes avaient devant les yeux le symbole de la patrie, aujourd'hui déchirée meurtrie par l'invasion.

Ils versaient, les mains ont battu, les bouches ont crié bravo!

Salut à la France! Salut au drapeau qui porte dans ses plis l'avenir et l'espoir d'un grand peuple!

Mme Naddi n'oubliera pas cette soirée; et nous en garderons le plus touchant souvenir.

Nous écrivions, dimanche dernier, que M. de Keghel avait *charmé* l'auditoire, dans *Léopold*. Son succès a grandi encore dans *Tonio*.

La voix de M. de Keghel est du timbre le plus agréable; on ne peut exprimer combien elle a de charme, ni avec quelle habileté elle est conduite. Il faut l'entendre. La mezza-voce a une suavité exquise, et lorsque le chanteur cherche l'effet dans la puissance, il le trouve. Si l'on joint à cela un goût pur, du style, et une excellente diction dans le poème, il sera aisé de comprendre le succès de M. de Keghel—succès franc, unanime.

Nous connaissons M. Périé de longue date: Bertrand Marcel, applaudis à Lyon par un auditoire dont nous faisions partie, nous avaient laissé le meilleur souvenir de l'artiste qui paraissait, dimanche, sur la scène de l'Opéra, sous les traits de Sulpice.

M. Périé trouvera dans le genre qu'il vient d'adopter le succès que lui a valu le grand répertoire. Il possède aussi à un haut degré les qualités du chanteur et du comédien.

Les basses d'opéra-comique ne nous ont pas accoutumés à une voix d'aussi bon timbre et d'un tel volume; non plus, à une aussi excellente diction dans le dialogue. M. Périé est, dit-on, un Méphistophélès remarquable. Nous le croyons sans peine. On en jugera prochainement. A coup sûr, il est une des plus hautes individualités de la troupe de l'Opéra, et l'un de ceux pour lesquels le public a, dès à présent, quoiqu'il ait encore peu joué, le plus d'inclination.

On répétait autour de nous que M. Chol avait mis dans le rôle du vieil intendant toutes les traditions de Mathieu. Voilà des traditions que M. Chol peut conserver précieusement; elles sont de la bonne école.

Qui ne se rappelle, l'éclatant succès obtenu, l'an dernier, par Dumestre dans *Guillaume Tell*!

C'est dans ce rôle, que l'éminent chanteur a fait sa rentrée, lundi.

Le public de la Nouvelle-Orléans est fidèle à ses affections. Il vient de le prouver, une fois de plus. Se souvenant de Guillaume, Nélusko, Charles VI, Rigoletto, Méphistophélès, Nevers, il a salué de ses plus enthousiastes bravos l'artiste qui l'a si souvent ému et charmé.

Nous avons retrouvé aussi belle que jamais cette voix merveilleuse que l'on ne saurait oublier, quand on l'a entendue une fois. Le rôle de Guillaume

L'un d'eux tombe sur la tête de M. Flourens, qui est à cheval sur le trottoir extérieur.

Il est trois heures et demie; le général Trochu, en uniforme, paraît à la porte de la salle des délibérations du gouvernement.

"Le fameux Pantomme en criant!

"—A bas Trochu!..... A bas les incapables!..... Qu'a-t-il fait au Bourget? A bas Trochu!..."

Le général marche sans rien dire; il est pâle et très calme.

Il traverse la galerie aux bustes qui tombe derrière lui. Le peuple se jette sur cette porte, et sans l'ouvrir, tonitrue, s'écrie:

"Il ne sortiront plus! Il faut les garder là-dedans, jusqu'à ce que la commune soit proclamée."

SALON DU GOUVERNEMENT.

C'est dans cette pièce, meublée avec un grand luxe, et située à l'angle du quai et de la place, que se sont passées les scènes les plus violentes de cette mémorable journée.

Au centre de ce salon se trouve une table autour de laquelle étaient assis MM. Jules Favre, Garnier-Pagès, Jules Simon, Jules Ferry. Le général vient s'y asseoir à son tour, en sortant de la salle du Trône. Le général Tamisier ne tarde pas à l'y suivre. Plusieurs citoyens et des officiers de la mobile y causaient avec animation.

Tout à coup, la porte s'ouvre bruyamment, et une foule véritable fait irruption dans le salon.

Les cris, les menaces se croisent. Les siéges sont pris de vive force, et ceux qui les occupent se pressent autour de la table, tout en interpellant avec une extrême vivacité les membres du gouvernement.

La déchéance! la déchéance! crie-t-on de toutes parts.

M. Jules Favre se lève:

"—Vous voulez, j'en ai peur, obtenir ce que vous avez fait le 4 décembre.... Vous représentez la violence.....

Il n'en put dire davantage, les cris confus couvrent sa voix. Il se rassied, et garde au milieu du bruit, une attitude calme.

MM. Trochu et Jules Simon restent de même impassibles.

MM. Maurice Joly, Chassin, Lefrançais et Vermorel arrivent dans la salle du Trône et de la salle du conseil.

Ils parlent tous à la fois de la commune et des élections. Le nom de M. Dorian est proclamé par eux comme lieu du suffrage des maires et du peuple.

M. Dorian monte sur la table. C'est un homme de taille moyenne, très simple de manières et de langage. Il ne paraît nullement embarrassé de sa position. Du haut de sa table, il parle comme dans un salon à cette foule, qui l'écoute du reste avec une attention marquée.

"—Vous voulez que je forme un ministère, dit-il.....

"—Non, non, pas de ministère, un gouvernement! la commune, dit la foule.....

"Vous voulez, dit-il, que je forme un gouvernement. Je suis un admirateur et un fidèle du suffrage universel. Je ne faisais pas partie du gouvernement de la défense nationale. J'étais simplement maire. J'avais pour mission d'armer la nation, et je crois avoir fait tous mes efforts possibles pour accomplir ma tâche. N'exigez pas de moi autre chose que de la bonne volonté et du travail. Je suis préparé à tout subir, pour sauver la République, mais je me sens incapable de diriger un gouvernement. Je n'oserais pas assumer d'avaible pays une si grande responsabilité.

M. Lefrançais, en costume de garde national, monte sur la table pour répondre à M. Dorian, qui ne l'a pas quitté.

"Un n'est que pour quarante-huit heures, dit-il, et vous ne serez pas seul. Dans deux jours la commune sera élue. Elle se composera de dix membres par arrondissement de Paris. En attendant sa nomination par le suffrage universel, je propose que vous soyez secondé dans votre tâche par les adjoints:

Ledru-Rollin, F. Pyat, Blanqui, Delescluze, Cambon, Flourens, Mollière, Martin-Bernard.

M. Dorian hésite. M. Maurice Joly, vêtu d'un long mac-ferlane, qui ressemble à une robe d'avocat, monte sur la table à son tour et s'écrie:

"—Au nom de la République, nous adjurons le gouvernement de remettre ses pouvoirs au citoyen Dorian.....

"—Oui! oui! crient de toutes les cinq du salon. Démission! Déchéance!..., Vive Dorian!"

M. Joly réclame le silence, et se penchant vers les membres du gouvernement, leur dit:

"Faites donc ce que nous vous commandons, ou tout à l'heure, il y aura dix gouvernements installés.

"—Oui, consentez-y, au nom du peuple qui vous a élus, qui vous a acclamés! ..... continue M. Lefrançais.

M. Jules Ferry se lève, après s'être concerté avec ses collègues, et, d'une voix calme, jusqu'à ce que le calme se rétablisse, il reprend:

"Pas de discours publics, pas d'excitations et de reproches. Il reçoit tout cela d'un air fort indifférent, mais ne peut faire écouter son discours.

"On nous demande de donner notre démission, de déposer notre mandat, "dit-il.....

Et comme le bruit couvre sa voix, il s'écrie:

"Ecoutez-donc ma réponse!

Mais on ne le laisse pas aller plus loin. Le général Tamisier, le kepi sur l'oreille, s'élance sur la table et demande la parole:

"J'arrive ici, poussé par le bot populaire.

"De quoi, populaire!..... Ces gens-ci pas du populaire! lui répond-on.

"—Permettez.....

"—Va-t-en donc à ta cour martiale!

Le brave général reçoit le choc en pleine poitrine. Il se relève plus qu'étonné de ne pas être mieux accueilli par ceux qu'il allait appeler:

"Mes enfants!" et il descend de la table, en prenant les bras de M. Ferry pour les rampes d'un escalier.

"Dorian seul!..... s'écrie M. Lefrançais.

"—Le gouvernement de la défense nationale convoquera..... commence à lire M. Dorian, qu'interrompt vivement le commandant Ch. L. Chassin, qui s'élance sur la table au cri de:

"Dorian seul!"

A ce moment, un tapage épouvantable se fait entendre du côté de la salle du Trône. Les rares pressés s'enfuient et le major Flourens fait son entrée.

Il est en costume de colonel de la garde nationale, le sabre au côté. Il porte des bottes à l'écuyère, soigneusement vernies, et ne manque pas d'une certaine élégance..... Arrivé sur la table, il y fait quelques pas, comme s'il passait en revue les hommes assis autour.

"—Citoyens, dit-il, j'arrive de la grande cour, où cinq mille citoyens réunis viennent de nommer un comité provisoire de salut public, qui veillera sur les élections de la commune, qu'on fera dans un court délai, vingt-quatre heures au plus.

"Ce comité, entre autres mesures énergiques, enverra des délégués dans les forts pour s'opposer à toute trahison. Je vais vous lire la liste des hommes que nous avons choisis pour les recommander à votre suffrage:

"Flourens, Félix Pyat, Ranvier, Mottu, Blanqui, Avrial, Delescluze, L. Blanc, Millière, Victor Hugo, Rochefort....."

A ce nom, M. Flourens est interrompu bruyamment.

"—Non! non! pas Rochefort! Il est du gouvernement. Il n'en faut plus.....

A ce moment, M. Garnier-Pagès s'évanouit. On veut l'emporter.

"—Non! non! ne le laissez pas partir! Démission écrite ou arrestation!.....

On porte le malade près d'une fenêtre, où l'air vif le rappelle à la vie.

"Voulez-vous voter sur le nom de Rochefort? reprend M. Flourens après l'incident.."

On vote et le résultat est considéré comme douteux.

L'orateur ajoute le nom de M. Raspail, qui clôt, en lisant, et qui est accueilli par un déluge de plaisanteries.

"—Dorian, Dorian! crie-t-on de toutes parts."

"—Si c'est la présence du citoyen Dorian que vous réclamez, dit M. Flourens, je suis prêt à inscrire son nom en tête de la liste."

Et il en recommence la lecture. Les noms de MM. Victor Hugo et Rochefort soulèvent de vives protestations.

"Et Gambon! crie un garde national.

"—Qu'il garde sa vache! s'écrie un autre.

"Nommons les tous les deux!" s'écrie un troisième qui excite une hilarité générale.

M. Flourens prend la chose au sérieux, et, tirant un crayon de sa poitrine, écrit le nom de M. Gambon sur sa liste.

"Il faut, dit-il en terminant, que le gouvernement me donne sa démission, que je suis prêt à accepter comme mandataire du pouvoir du salut public, et nous procéderons ensuite aux élections de la commune.

"Non! s'écrie M. Ferry, nous ne rendrons nos pouvoirs qu'au peuple, assemblé par nous dans ses comices.....

"—Au peuple de Paris entier, ajoute froidement M. Jules Favre, et non à un groupe qui veut nous imposer son opinion par la violence.

"Vous venez d'entendre le refus du citoyen Jules Favre..... dit M. Flourens.

"—Dites donc *Monsieur!*

"—Oui, vous avez raison, de *Monsieur* Jules Favre.....

Un tumulte effroyable coupe la parole à M. Flourens.

Toujours sur la table, il se retourne et voit entrer dans le salon le drapeau d'un bataillon de la garde nationale.

"—Pas de trois couleurs! s'écrie-t-on dans un groupe. C'est le drapeau de Bonaparte!..... Il nous faut le drapeau rouge, qui est celui de la Sociale.....

"—Gardons ce drapeau jusqu'à nouvel ordre, dit M. Flourens.

Et il continue à se promener sur la table, tandis que les cris de: "Démission ou arrestation!" se font entendre.

Ces deux mots sont répétés mille fois par les assistants, auxquels M. Flourens donne cette assurance que l'Hôtel-de-Ville est gardé et que le peuple n'en sortira qu'après avoir obtenu la démission écrite des membres du gouvernement, ou après avoir mis leurs personnes en lieu sûr.

Plusieurs officiers de la garde nationale et de la mobile quittent le salon en disant: "Oui, il faut les arrêter."

Ce mot paraît avoir deux significations dans leurs bouches. Les uns veulent arrêter le gouvernement, d'autres veulent mettre la main sur les membres du comité du salut public. Le désordre est à son comble. Toute discussion est désormais impossible.

Les membres du gouvernement attendent, impassibles, un dénoûment qui ne peut tarder.

C'est M. Flourens lui-même qui le précipite, en invitant les citoyens présents à évacuer le salon, afin de pouvoir négocier d'une façon plus intime, avec les membres du gouvernement.

DANS LES COULOIRS.

Hors du salon, la garde nationale est massée dans toutes les dépendances, dans tous les dégagements. C'est le 256e bataillon, commandant Tibaldi, qui garde la porte du salon.

Mais partout ailleurs on n'entend que ces mots:

"—Nous les tenons.

"—Qui?

"—Les membres du gouvernement.

"Mais non!..... Ce sont les gens de la commune que nous sommes venus arrêter."

Il n'y a pas, à ce moment, deux gardes nationaux semblant bien au juste pour quelle mission ils sont commandés.

Et bien que tous, dans cette incertitude, redoutant une confusion déplorable qui pourrait amener des gens du même avis à se tirer des coups de fusils, s'esquivent peu à peu.

Vers neuf heures, le 105e bataillon, clairon en tête, se fait ouvrir à deux battants les portes de l'Hôtel-de-Ville, et, parfaitement discipliné, marche droit aux sympathies. Il ne reste plus, à l'extrémité du salon dans la salle, que des fractionnaires du corps Tibaldi, qui couchaient en joue le gouvernement de Paris au moment où il s'apprêtait à une sortie par une porte opposée à celle qui conduit à la salle du Trône.

Les tribunes ne se tiennent pas pour battus, et, ils montent en foule les escaliers, membres du gouvernement, menaçant de faire feu si un seul coup de fusil est tiré dans l'Hôtel-de-Ville.

Sur l'assurance qui leur est donnée, qu'ils ne sont pas de prisonniers, et que seulement les fourreaux et les ceinturons seront désarmés et renvoyés chez eux, ils déposent leurs armes, et se convertissent aux éclats de rire des gardes nationaux du 105e, et rentrent pesants dans leurs quartiers.

On les fait partir par l'ancien grand escalier du préfet et la porte de droite, et ils défilent devant les bataillons de la garde nationale, bien disposés pour le maintien de l'ordre?

C'est ce que l'on se demandait à l'Hôtel-de-Ville, samedi, vers cinq heures, et s'étonnait de la disparition de M. Picard.

Le ministre des finances s'était rendu à son ministère, où il organisait le sauvetage de sa caisse, quand il s'est signalé des ordres, faisait battre la générale, convoquait les bataillons, les faisait ranger devant l'Hôtel-de-Ville, face à face avec les bataillons Flourens, qui croyaient avoir du renfort, et qui n'avaient devant eux que des adversaires.

La ruse fit Rivoli, et les quais étaient ainsi occupés. La poste, la banque, la préfecture de police, les états-majors, l'imprimerie de l'ordre, avec d'excellentes garanties collatérales, sont cotés à 1 à 1 1/16 pour mois; les bons à — à 1 1/16; les billets de caisse, de 1er ordre, sans garanties collatérales, à 1 1/8 à 2; le papier hypothécaire à 1 à 11 par an le No. 1 et 12 à 14 le No. 2.

L'or a ouvert à 111 3/4 à 112 contre 111 7/8 à New-York et fermé 111 3/4 à 111 7/8 contre 111 7/8 à New-York, après avoir touché 111 5/8. On a vendu $10,000 à 111 5/8, $14,000, à 111 3/4 à 111 5/8, $18,000, $20,000 à 111 3/4, $30,000 à 111 3/4, $30,000 à 111 7/8, $1500, $2000, $2500 et $3000 à 111 7/8, $10,000, $16000, $20000, $2500 et $6000 à 111 7/8.—Dans l'argent, une petite somme, en demi-piastres américaines, à 108 3/8.

Le change étranger, il n'y a pas eu beaucoup d'animation. Les cours, ensuite d'une légère baisse de l'or, a fléchi de 1/8 pour cent. Les opérations de sterling comprennent environ 45,000 livres, dont environ 5 à 6 mille à 119 7/8, 2000 à 120; 10,000 comptant et clear à 120 à 120 1/4, 3000 comptant et clear à 120 1/4, 3000 comptant et 1/2 clear à 120 1/4 à 120 3/8, 4000 et 4000 comptant à 120 3/8, 3000 comptant et 1/2 à 120 3/8, 2000 comptant et 1/2 à 120 3/8, 2000 comptant et clear à 120 3/8 à 120 1/2 pour le mêmes banque; de $2586, s'est vendu $1000, $6000 à 120 1/2, 2000 à sterling peut être coté maintenant à 119 7/8 à 120. Cet effet, le mieux coté à 119 7/8 à 120. Cet effet, le mieux coté à 119 7/8 à 120. Cet effet, le mieux coté